

Occurrences des sentiments

Ruth Ewertowski

De l'importance et de l'observation du sentir Chez Jacob, la femme pilote de bombardier et l'anthroposophie

Il en va des sentiments comme des rêves, ils se volatilisent volontiers, lorsqu'on tente de les faire ressortir dans la conscience éveillée. Revivre des sentiments sans être absorbé(e) inconsciemment en eux ou bien les débusquer par le penser, cela n'est pas du tout simple. Mais c'est un devoir : d'une part, parce que les sentiments ont aussi une valeur cognitive, de l'autre, parce qu'en de nombreuses occurrences, nous réagissons et agissons par le sentiment sans le savoir. Souvent, nous tenons pour rationnel ce qui est en vérité un sentiment, qui a en tant que tel son importance, mais ce n'est pas un argument. On parle beaucoup « d'auto-observation du penser » laquelle, à cause du passé, dans lequel le penser se trouve de par sa nature en pensant — est un état d'exception. L'observation du sentir est largement moins un sujet, quoiqu'elle dût être plus simple, parce que celui qui ressent le sentir est bien toujours lui-même sentant. En effet, le sentiment se caractérise justement du fait que l'on éprouve directement la relation entre soi et le monde, quand bien même seulement le plus souvent en rêvant. Que nous fassions du sentiment un moindre thème, peut reposer dans le fait que nous pénétrons dans un domaine plus épineux, plus individuel, psychologique et moins assuré, moins clinique. L'intuition sentimentale peut cependant s'avancer très avant dans des connaissances, qui ne sont pas accessibles par le seul penser. Et c'est précisément celles-ci dont nous avons besoin pour la compréhension de l'anthroposophie.

Ressentir la tromperie de Jacob

Il se peut que Jacob — qui se trouve à fuir la vengeance de son frère Ésaü, à qui, à l'instigation de sa mère, il a disputé la bénédiction de son père réservée à l'aîné — ne nous soit pas particulièrement sympathique, mais son histoire (Genèse 27 et suiv.) peut nous être assez proche pour nous permettre de réaliser une expérience avec elle, en nous identifiant à elle par le sentiment. Nous nous représentons la manière dont, avec une mauvaise conscience morale et pas mal d'angoisse, Jacob s'en va chez Laban, le frère de sa mère, rencontre Dieu en chemin dans son rêve de l'échelle céleste, puis poursuit son voyage, renforcé par une nouvelle assurance mais toutefois bouleversé et incertain sur ce qui l'attend à l'étranger. C'est alors qu'il arrive à un puits, autour duquel se sont rassemblés des troupeaux de petit bétail et leurs bergers. Il est probable que Jacob se soit un peu rassuré en apprenant alors que les bergers connaissaient son oncle Laban et que la parenté maternelle ne se trouvait donc plus si éloignée dans la sécurité. Le petit bétail doit être abreuvé au puits, mais seulement lorsque tous les troupeaux et bergers seront rassemblés, car il y a une grosse pierre sur le puits que l'on ne peut faire rouler qu'à plusieurs, afin que personne d'autre ne puisse prendre la précieuse eau du puits que celui à qui elle revient de droit. Tandis que Jacob s'entretient avec eux, arrive une jeune bergère qui fait grande impression sur Jacob. C'est Rachel, la fille de Laban, sa cousine, qui deviendra plus tard sa femme. Pour Jacob, c'est le coup de foudre. C'est pourquoi il a la force de rouler la pierre qui couvre le puits, tout seul, et de donner à boire au petit bétail de Laban gardé par Rachel. Pour Jacob, c'est beaucoup de choses qui lui arrivent là tout d'un coup : il est en fuite, il a peur, il ne sait pas ce que l'avenir lui réservera, il rencontre Dieu en rêve et voilà maintenant que la femme de sa vie est devant lui. Il embrasse alors Rachel et pleure, ce qui ne va simplement pas avec les exigences de la bienséance car, en effet, elle est aussi sa parente. Les phrases lapidaires de l'Ancien Testament agissent carrément, de par leur abstinence émotionnelle, comme un remous sur le sillage de nos sentiments, lorsque nous nous mêlons à l'aspect extraordinaire de cette situation.

Peu après, Jacob est chaleureusement et tendrement accueilli en parent par son oncle et introduit dans la maison de celui-ci, ce qui signifie aussi qu'il apprend quel travail y est à faire. Un mois plus tard, Laban se révèle généreux et dit à Jacob qu'il veut lui donner un salaire pour le service qu'il lui rend, quoiqu'il soit effectivement son parent, — indique-moi lui dit-il, quel sera ton salaire. Jacob veut servir Laban durant sept ans pour Rachel, la fille cadette de Laban. Ce ne peut être un si petit

amour puisqu'il peut être aussi patient. À l'issue des sept ans, lors desquels, chaque jour, Jacob a eu l'aimée devant ses yeux — et lui a peut-être sans cesse jeté des regards timides en se réjouissant de l'accomplissement de ses désirs et cette joie s'est immensément renforcée par le « pas-encore » — un grand mariage est effectivement célébré. Le soir, les fiancés sont réunis l'un à l'autre. Il fait sombre et Jacob a enfin la nuit de sa vie. Son cœur, rempli d'amour et de désir, toute sa convoitise tendue en arrive au but. À présent, il tient enfin dans ces bras la seule et unique qu'il eût embrassée pour la première et dernière fois, jusqu'à ce jour. Ce sont des heures d'un accomplissement absolu. — « Mais au matin, il voit que c'est Léa. » (Genèse 29, 25), la sœur aînée, moins belle, de Rachel.

Avec Jacob, nous percevons la terrible tromperie qui le précipite dans la honte et la répulsion, la colère et le doute. Car il avait été si intime avec « Rachel » et s'était senti si uni à elle, à Dieu et au monde, et voilà pourtant qu'il vient de susurrer ses mots d'amour aux mauvaises oreilles. Et Léa, la sœur non-aimée, attendait quant à elle, en sachant tout le temps qu'on ne lui voulait pas du bien. Toute manifestation de tendresse ne s'applique donc pas du tout à elle. Et Rachel, qui savait l'aimé dans les bras d'une autre, fut impuissante dans son innocente jalousie. C'est alors que la colère envahit aussi le lecteur de cette histoire à l'égard de Laban, lequel a ainsi trompé trois êtres, au point que ceux-ci devaient se sentir trahis au plus profond de leur être. « Cela ne se fait pas dans notre contrée de donner la plus jeune avant l'aînée » dit Laban, en réponse au questionnement de Jacob. La plus jeune, celui-ci est censé la recevoir après, de nouveau, sept ans de service. — Impuissant et comme abattu, Jacob capitule devant l'ignorance d'un tel homme à l'égard du sentiment des autres.

Nous aussi, nous nous insurgons contre ce Laban, presque comme s'il nous avait fait cela à nous, et pourtant avec une distance qui nous permet d'éprouver de forts sentiments en pleine conscience. En outre, nous nous rappelons aussi que Jacob avait trompé d'une manière semblable son frère Ésaü et son père Isaac, et précisément en entrant ainsi totalement dans l'histoire, nous conquérons la distance cognitive à l'égard des sentiments qui se sont fait jour et qu'elle nous fait aussi observer. Le sentiment n'est donc pas simplement subjectif comme on le croit banalement, en opposition à l'objectivité du penser, au contraire, il est personnel. Il reflète l'histoire de la vie. Et parce qu'il est personnel, deux êtres humains peuvent vivre de manières très différentes un même événement, sans être pour autant simplement arbitraires et subjectifs. L'objectivité manque seulement lorsque penser et sentir se mélangent sans qu'on le remarque.

Femmes pilotes de bombardier — mélange du sentir et du penser

Le sentiment est la relation que nous avons avec un autre être humain, une vue de la nature, une œuvre d'art, un événement, une atmosphère, voire même avec un « objet », qui ne se laisse pas transmettre en concept. Cette relation peut être très variée. Ainsi me souviens-je d'un dissentiment que j'eus, voici des années, avec ma mère, tandis qu'ensemble, dans une exposition, nous passions devant une installation semi-circulaire de portraits de femmes-pilotes alignés, lesquelles avaient jeté des bombes dans la seconde Guerre mondiale. Quelques indications sur la personne — par exemple combien d'enfants la femme-pilote avait — se trouvaient sous chaque portrait. D'un haut parleur situé au-dessus de nos têtes, vrombissaient des moteurs de petits avions téléguidés. Ma mère fut très touchée par cette « œuvre d'art » et elle la trouva scandaleuse, jusqu'à s'insurger contre l'auteur qui avait fait de cela un objet d'exposition. Moi, par contre, je la voyais plus à partir de son potentiel rationaliste. Des femmes, des mères et grands-mères, ont jeté des bombes aussi. Leur motivation était-elle particulièrement grande parce qu'elles avaient peut-être perdu des enfants ou leur homme à la guerre ? — Pourquoi cela ne devrait-il pas faire l'objet d'une œuvre d'art éveillant une conscience ? J'étais plus surprise qu'affectée, je voulais savoir qu'est-ce qui avait poussé à cela ces femmes, dont aucune n'avait dû être attirée par la guerre. Ma mère, au contraire, en fut profondément perturbée, et j'avais certainement encore contribué à en rajouter à son bouleversement en défendant cette installation. Ces sentiments étaient complètement différents des miens, moi qui n'avait pas été mère, ni connu la guerre. Une expérience de guerre que m'avait racontée un jour ma mère, c'était la monstrueuse angoisse qu'elle ressentit alors, qu'avec sa propre

mère, elle tentait de trouver refuge dans un minuscule cabanon de jardin lors de la soudaine apparition d'avions volant à basse altitude. Je n'y avais pas repensé lors de notre visite de l'exposition ensemble. Je trouvai tout ce qu'elle disait alors quelque peu irrationnel et je m'adonnai plutôt au sentiment de plaisir de ma présumée réflexion sur son accès irréflecti, que de tenter d'entrer et de m'identifier à son sentiment. Pour elle, au contraire, le sentiment de déplaisir était un argument contre l'installation et ainsi l'impression défavorable de cette entreprise fut déterminée par l'incompréhension et l'étrangeté.

Des sentiments peuvent aussi bien réunir que séparer. Une visite enthousiaste au théâtre transporte des êtres humains très différents dans une ambiance commune. Ou bien se creusent — comme lors de cette installation — des abîmes entre eux. Dans le sentiment se reflète la personnalité avec son histoire personnelle. Comme dans une pièce de théâtre, lors de laquelle on vit dans les personnes, ou bien dans les relations qu'elles entretiennent entre elles, par exemple dans les expériences vécues par Jacob, on peut se transposer aussi dans chaque situation de sentiment qui se présente. On éprouve alors l'être humain dans sa conformation temporelle complexe, à laquelle appartient l'abondance concrète de ses passé, présent et futur. Ainsi chaque drame, chaque récit et chaque donnée biographique, n'ont pas lieu seulement comme une succession de choses abstraites, mais laissent au contraire être présent, dans l'instant actuel, toujours ce qui a été et ce qui vient déjà, il est vrai, sans que nous puissions exactement en prédire le futur. Des vérités éternelles, tout ce qui est en principe et systématique sont un objet immédiat du penser. Tout ce qui est individuel, chaque histoire, nous l'éprouvons cependant avant tout en sentant. Cela ne veut pas dire qu'il n'y eût rien à repenser. La relation entre le fait d'avoir été trompé chez Jacob et sa propre tromperie, par exemple, se développe d'abord au niveau du penser.

Anthroposophie — au-delà de ce qui est exactitude

De la même façon que l'histoire de Jacob ne peut pas être comprise sans la participation du sentiment, de même non plus, l'anthroposophie. Dans toute nécessité du penser, un accès purement pensé ne suffit pas. Ici, le sentiment appartient aussi au connaître. Ce n'est difficile qu'ensuite, lorsque les facultés du cœur [*Gemüt*] ne se complètent pas, mais au contraire se mélangent, en particulier lorsque le penser a des prétentions là où dominent des sentiments factices de plaisir et de déplaisir : lors de la visite, par exemple, de l'installation des femmes pilotes. Du fait que l'anthroposophie, à la différence des sciences de la nature, a besoin pour sa compréhension, outre de l'observation et du penser, également d'un accès au sentiment, cela dissimule le danger en soi d'en arriver à de telles mixtions. C'est souvent ensuite la raison de la coterie des adeptes et de celle des opposants ou bien, on parle aussi « d'opposants intérieurs », ce qui veut dire implicitement que l'on connaisse alors la « vraie » doctrine. Un indice qui saute aux yeux d'un tel mélange, c'est la polémique.

L'objectivité, comme la revendiquent les sciences naturelles, peut donc seulement être développée du fait que le sentir est méthodiquement exclu. Il relève, jusqu'à aujourd'hui, de l'idéal des sciences de la nature de seulement laisser valoir les faits, de les observer et penser à fond, pour en saisir les lois et expliquer le monde. Bien sûr, on interprète ici aussi, mais dans la conscience d'une hypothèse, qui doit en fin de compte, s'avérer juste ou fausse. Des sentiments ne peuvent apporter ici que de la confusion. La probité de cette disposition exige même carrément l'extinction du personnel, car ici, il s'agit de perception, concept, loi, reproductibilité et possibilité d'appliquer.

Avec la science spirituelle académique, il en va autrement. En dehors des documents et textes déterminés par la recherche historique et critique en sciences naturelles, surgit, à l'arrière-plan, la perception d'un élément objectif. Pour cela la compréhension, et avec elle le sentir, jouent un rôle important ; avant tout avec les contenus, mais aussi au travers de la voie cognitive elle-même, à laquelle — et ce n'est pas la moindre des choses en définitive — appartient l'identification tout à fait consciente avec le sentiment. Les connaissances dont il s'agit ici proviennent, il est vrai, d'un autre domaine objectif que celui de la nature. Ce sont des phénomènes de cultures comme par

exemple, l'histoire de Jacob ou cette installation ayant pour thème les femmes-pilotes, donc des produits médiatisés et créés par l'être humain, des structures de sens, des contextes significatifs, des œuvres théologiques, juridiques, philosophiques, littéraires, qui ont à chaque fois leur histoire particulière.

L'anthroposophie a maintenant à faire avec des contenus des deux domaines, donc de la nature et de la culture. À l'occasion, elle comprend des objets des sciences naturelles aussi en tant que tels, qui appartiennent au monde de l'esprit. Mais avec cela, il s'agit de contenus, qui ne peuvent être conquis que par la perception suprasensible et qui sont, pour cette raison, du genre de ceux des « sciences naturelles ». Nous mêmes, nous nous comportons toutefois, vis-à-vis de tous ces contenus, le plus souvent sans les percevoir et sans les systématiser « à la manière des sciences naturelles, » mais à « celle de la science de l'esprit », pour préciser en les interprétant et en les comprenant. Et ici le sentiment devient donc agissant.

Sur un tout autre plan, joue le « caractère vérifiable » des contenus spirituels promis par Rudolf Steiner et le parallélisme qui l'accompagne d'avec les sciences naturelles. Le jugement différencié de cette question et la controverse qui lui est liée sur la scientificité, sont liés au sentiment, à présent d'une manière singulière et forte. Qu'il en soit ainsi, c'est ce qui doit être reconnu dans la tension même du thème, justement comme problème se trouvant dans la chose. Et cela veut dire finalement et ce n'est pas la moindre des choses, que nous sommes ici précisément sommés d'observer nos sentiments, si nous ne voulons pas être paralysés par eux en rêvant.

C'est un fait concret aussi simple que difficile à observer que les « méthodes exactes » décrites pour l'acquisition des connaissances des mondes spirituels n'ont encore formé aucune recherche collective qui fût parvenue à un consensus approprié quant aux contenus observables dans le monde spirituel. Le consensus d'une communauté de recherche, en tant qu'exigence élémentaire de scientificité, est resté jusqu'à présent une utopie. Lorsqu'on s'explique devant l'arrière-plan de cet état des choses, en disant qu'ici, en définitive, la clairvoyance en tant que condition et caractéristique de la scientificité est réclamée, on peut bien comprendre que cela se heurte au scepticisme dans les sciences académiques. Ici, il faut l'identification au sentir dans une autre position pour l'amour de l'authenticité pour la chose personnelle. L'anthroposophie a sa participation méthodique aux sciences de la nature et aux sciences de l'esprit. Mais il faut s'interroger pour savoir si, ici, déjà en raison de la vaste étendue de son domaine objectal, elle ne doit pas être considérée comme un élément tiers, à côté de la nature et de l'esprit. Il s'agit constamment pour elle de contextes essentiels, dans lesquels en tant qu'êtres pensants, sentants et agissants, nous sommes personnellement directement impliqués. À l'exactitude « dépourvue de sentiment » des sciences de la nature, la science spirituelle éduque son absence de préjugés. Mais elle s'ouvre à de nombreux contenus qui ne sont conformes qu'au sentiment et à l'interprétation. Car aussi bien le domaine cognitif que le connaissant lui-même, ne sont pas uniquement soumis à des lois de validité universelles, mais au contraire, des deux côtés, y jouent des contingences, des éléments imprévisibles et la liberté. Avec cela, en tant qu'êtres connaissants, nous nous retrouvons, toujours nous-mêmes au beau milieu du drame, nous sommes engagés et motivés, et même plus encore que pour d'autres disciplines.

Comme l'histoire de Jacob pour être comprise requiert notre identification par le sentir, de même les contenus de l'anthroposophie. Il y faut le pragmatisme chaleureux d'un sentir qui, en s'observant, se cultive lui-même et ne laisse pas la vérité tombée dans ce qui est simplement juste. La vérité des contenus anthroposophiques n'est pas relative, bien plus, elle n'est principalement pas, si on ne l'a pas comprise. Elle entre dans une relation personnelle avec nous et possède une qualité événementielle, à savoir, elle n'est pas toujours atteignable, ne se laisse pas mettre en « état d'arrestation » à tout moment et ne satisfait pas non plus à la revendication de reproductibilité des sciences de la nature. Ainsi pouvons-nous comprendre, par exemple, tout ce qui nous est donné avec l'évolution du monde et de la Terre, avec l'activité et la constellation des Hiérarchies jusqu'à

l'être humain lui-même, ainsi pouvons-nous manquer sans cesse de tout l'effort idéal pour la systématique, jusqu'à ce que surgisse ensuite, à un moment quelconque, une expérience lumineuse de ressentir le bonheur d'avoir compris, même si, précisément, tout « ne va pas sans anicroche ». Lors d'une lecture renouvelée, cette expérience peut de nouveau disparaître. Le souvenir d'un fait concret reste néanmoins et laisse grandir la confiance en de nouvelles expériences vécues comparables.

Nous cheminons sur la voie d'une compréhension active en conversation avec les contenus donnés, même si, ensuite, nous ne pouvons pas les « vérifier ». De tels contenus peuvent aussi être pensés à fond et interprétés dans une expérience du sentiment, pour finalement être compris ou rejetés. Dans l'union du sentir et du penser se trouve toujours le danger désigné du mélange. C'est pourquoi il y faut une attention absolue. En tant qu'être l'anthroposophie a une forme de temps comme une biographie humaine. Nous y appartenons nous-mêmes comme ceux qui, entretenant une relation avec elle, pensent et ressentent avec elle dans cette biographie. L'observation du sentir, qui ne passe pas pour rationnelle, est avec cela un cheminement, qui ne mène pas seulement à une expérience du rêve à l'éveil, mais au contraire aussi à la crédibilité de la chose.

Das Goetheanum, n°42/2013.

(Traduction Daniel Kmieciak)

Questions posées à Madame Ewertowski :

Katharina Gerlach :

Je me range de votre côté : à savoir celui de considérer que l'anthroposophie a l'étoffe « d'un tiers, à côté des sciences de la nature et de celles de l'esprit. » Beaucoup de ce qui a été écrit aujourd'hui, exprime, d'un côté, ce que vous appelez sentiment « rêvant ». La validité générale qui en ressort se meut dans une expérience du sentir qui s'enivre souvent et se comprend comme ses propres sentiments dans la description de l'autre, mais demeure finalement dépendante du rapport à soi. D'un autre côté, se trouve l'exigence de « scientificité », puisque des sentiments doivent devenir mesurables, et si seulement assez d'être humains sont découverts, qui ressentent la même chose dans une situation identique, alors on en retire une loi. Je suis d'avis que nous devrions apprendre à percevoir à jour nos sentiments de manière telle qu'il en ressorte quelque chose de nouveau, un autre plan, peut-être une métamorphose. En cela le penser, ou bien le fait de « s'abandonner à vivre dedans » joue un petit rôle annexe, mais important : pour que je puisse reconnaître un sentiment ressenti à fond, il me faut le penser : pour que j'en arrive plus profondément qu'à une élucidation du sentiment par des concepts, je dois pouvoir m'y abandonner. Je travaille concrètement selon le sens du troisième exercice annexe. Le plus possible lors de la vision à rebours, j'identifie le sentiment, qui m'a accueillie dans la situation et je continue à le ressentir à fond, en renonçant au concept, mais sans m'y perdre. [...] Ainsi le sentiment reste-t-il, non seulement maintenu, mais il n'est pas écarté par le penser, ni ne se perd dans l'activité rêveuse, mais devient plus riche. Je pense que c'est encore quelque chose d'autre que ce que vous décrivez comme sentiment de bonheur, lorsque, par exemple, une cohérence de conférence de Steiner s'entrouvre. Comment voyez-vous cela ?

Réponse de Madame Ewertowski :

Oui, c'est une identification par le sentiment et le fait de ressentir intensément un sentiment « qu'on a », que vous décrivez — aussi comme un moment de la vision à rebours —, est encore quelque chose d'autre que cette identification herméneutique du sentiment au sein d'une cohérence spirituelle, qui peut finalement conduire à ce sentiment de bonheur d'avoir compris, appelé ainsi par moi. Ces deux façons de s'identifier par le sentiment me semblent être toutefois deux enrichissements différents de l'âme et aussi de l'esprit. Ce fait de se consacrer consciemment à la vie d'un sentiment, que vous décrivez, dans lequel règne en même temps le sang-froid, et que sont donc évités l'enivrement et un assujettissement au sentiment, peut carrément, si possible, former une « substance » créatrice du monde, avec laquelle nous sommes tout à fait personnellement liés. L'identification au sentiment, ébauchée consciemment par moi, se trouve pour ainsi dire plutôt au service du connaître et du comprendre. Cela vaut pour les contenus transmis par Rudolf Steiner comme pareillement pour les perspectives d'autres êtres humains.

Question de Daniel Kmieciak :

Je voudrais vous poser une question sur la scientificité de l'anthroposophie.

Que pensez-vous du principe d'intersubjectivité (en science et en science de l'esprit) avancé par le professeur Sven Ove Hansson (www.cityinfony.de/homepages/hammerschmitt/low_hansson.html) comme critère de la scientificité ? Peut-il s'appliquer dans le cas de la science spirituelle ? Ou bien encore pour préciser : deux chercheurs en science spirituelle sont-ils censés obtenir des résultats identiques ou bien seulement comparables ?

Réponse de Madame Ewertowski :

Ce sont deux choses que vous demandez : d'une part la question de la scientificité de l'anthroposophie, laquelle est vue par le professeur que vous citez (Pr. en philosophie Sven Ove Hansson, voir sur le site de l'IDCCH, à la rubrique article, anthroposophie et science, *ndt*) comme étant dépendante du caractère de vérification empirique des résultats de la recherche et de l'accord des chercheurs. Lui ne considère aucun de ces deux critères comme satisfait.

Et, d'autre part, vous demandez si deux résultats d'investigations effectuées dans le domaine du spirituel sont identiques ou comparables ? Selon moi, il ne peuvent pas du tout être identiques, parce qu'ils sont toujours acquis à partir de perspectives différentes et sont redevables, en tant que « résultats », sans cesse d'une interprétation par les «clairvoyants ». Rudolf Steiner a aussi traduit et interprété. — Mon problème va bien entendu avant tout dans la direction de la question de savoir ce que nous faisons avec les résultats d'investigation de Rudolf Steiner si étonnants et si profondément bouleversants, dont la plupart d'entre nous peuvent directement vérifier de la plus insignifiante façon. — *acceptation par la foi dans l'autorité, d'un côté et refus sceptique de l'autre, sont à l'occasion deux extrêmes, qui ne rendent pas justice au phénomène de science spirituelle, qui se présente dans l'œuvre de Rudolf Steiner. Il n'y a pas en effet que la question de la scientificité des investigations de Steiner, mais au contraire aussi il y a aussi celle d'une fréquentation scientifique et pourtant en même temps aussi existentielle et ésotérique de son œuvre.* — Même si nous ne pouvons pas ici satisfaire aux critères scientifiques courants de la vérification empirique unanime, nous pouvons pourtant remplir de contenus cette fréquentation d'une herméneutique de la science de l'esprit. Car nous pouvons les « vérifier » encore dans un autre sens, pour préciser, en les méditant et en nous identifiant chaleureusement à eux par le sentiment, tout en nous observant alors. On interprète alors aussi ces contenus, à cette occasion. Et si nous faisons cela en communauté, à partir de perspectives diverses, alors nous sommes « intersubjectifs », chemin faisant, à cette occasion et nous pouvons aussi en conscience de notre perspectivisme, le cas échéant, en arriver à un consensus. Et si ce n'est pas le cas, alors nous continuons à nous entretenir sur ces contenus les uns avec les autres — un entretien, qui dans le cas heureux mène à une évidence que nous partageons ; ou bien il nous mène plus loin en tant qu'une chose sur laquelle on ne peut pas encore conclure.

Une remarque de Par Nicolaus Heidorn :

À la question de Ruth Ewertowski de savoir si « l'anthroposophie, sur la base de la vaste étendue de son domaine d'objets, ne doit pas être considérée comme un « tiers » à côté des sciences de la nature et des sciences de l'esprit », il peut être assurément et seulement répondu par la négative, tant par la vision des sciences de la nature que par celle des sciences de l'esprit universitaires. Il y a pour cela trop peu d'être humains clairvoyants qui exposent leurs propres résultats d'investigations clairvoyantes sous une forme scientifiquement « vérifiable ». Selon moi, les résultats des recherches clairvoyantes devraient être exposés sous une forme telle qu'elle ne se heurtât plus au scepticisme des sciences académiques. Une progression intermédiaire méthodique pour des fondations clairvoyantes peut être la forme temporelle des sentiments dans la biographie humaine, que Ewertowski a partiellement élaborée, à l'exemple de Jacob. Je me suis demandé, après la lecture de cette intéressante contribution, comment s'appelaient ces doubles, qui captèrent d'héritage et firent travailler Jacob ensuite à deux reprises, pour épouser Rachel. Une autre progression intermédiaire est la description des auras, par exemple chez les plantes et animaux et leurs changements au cours des saisons. Ewertowski propose, « d'engager la voie de la compréhension active dans le dialogue sur des contenus donnés, même lorsque nous ne pouvons pas les « prouver ». Mais sur cette voie, on ne peut attendre aucune reconnaissance de la part de la communauté scientifique.